

Pas si facile d'avoir
un bébé sans votre
générosité

Il était une fois des couples qui souhaitaient devenir parents. Des hommes et des femmes déjà papa et maman ou pas, qui désiraient aider les autres. Lorsque les uns et les autres rejoignent « Tous unis pour le don d'ovocytes et de spermatozoïdes », des bébés peuvent voir le jour.

Mesdames et messieurs qui rencontrez des difficultés pour devenir parents, ce livre s'adresse à vous. Il vous redonnera espoir. Oui si nous nous mobilisons, un jour vous pourrez tenir votre bébé dans vos bras.

Mesdames et messieurs qui souhaitez faire un geste, apporter votre aide, soutenir des gens qui souffrent de ne pas pouvoir avoir de bébé, ce livre vous explique comment faire et pour ceux qui hésitent, peut-être vous aider à sauter le pas.

Faire un bébé ça paraît facile. On fait l'amour, un spermatozoïde rencontre un ovule et le tour est joué. Oui mais voilà, certaines femmes n'ont pas ce fameux ovule et certains hommes, n'ont pas ce spermatozoïde victorieux. Alors pour

avoir un jour le bonheur de devenir parents, ils ont besoin d'un don.

Comme on donne ses organes pour sauver une vie, on peut donner ses ovocytes ou ses spermatozoïdes pour créer la vie.

CHAPTIRE n°1 : Témoignage d'une jeune femme à la recherche d'une fée

J'ai eu une ostéochondrite à 2 ans. Cette maladie m'a obligée à rester alitée pendant deux longues années. Entre 3 et 5 ans, je ne pouvais pas aller à l'école, courir, ni même marcher. C'est ma mère qui m'a appris à lire, écrire et à compter. Quand j'ai enfin pu sortir, ma maman a remarqué que j'étais beaucoup plus petite que mes camarades de classe. Elle a insisté auprès des médecins pour qu'ils s'intéressent à ce retard de croissance. A 11 ans, ils ont fini par me diagnostiquer un syndrome de Turner en mosaïque grâce à une prise de sang. Pour faire court, au lieu d'avoir deux chromosomes X comme toutes les filles, je n'en ai qu'un. Mon problème d'absence d'ovaires vient donc d'un problème de chromosomes.

A l'époque, j'habitais à La Rochelle mais j'étais suivie par un endocrinologue à Bordeaux. De 11 à 14 ans, on m'a prescrit un traitement d'hormones de croissance de synthèse. Elles

étaient sans effet néfaste sur ma santé. Je me faisais seule l'injection en sous cutané. Je devais alterner les endroits où je piquais, je le faisais sur les cuisses. 6 jours sur 7, je devais penser à sortir mon traitement du frigo. Cela m'a fait grandir dans les deux sens du terme : j'ai pris 24 cm et j'ai mûri.

Lorsque l'endocrinologue m'a annoncé que je n'aurai jamais d'enfants parce que je n'avais pas d'ovaires ou alors totalement atrophiés et inutiles, ça m'a fait mal. C'est une terrible nouvelle. Cependant, je n'étais qu'une enfant et je me disais que j'avais le temps d'y penser.

J'ai malheureusement rencontré mon chéri assez tard, j'avais déjà 35 ans. J'ai donc très vite abordé la question des enfants ; j'en ai toujours voulu. Foutu esprit de contradiction ! Je lui ai montré un reportage sur des couples qui partaient en Grèce pour faire leur FIV. A la fin, je lui ai précisé que nous allions nous aussi devoir passer par là. J'avais tellement peur qu'il le prenne mal et qu'il me quitte que je ne savais pas

comment lui annoncer délicatement. Je l'ai fait très maladroitement et sans aucun tact. Pourtant il a bien réagi. Il m'a prise dans ses bras et m'a assuré qu'il m'aimait. Nous allons nous lancer dans ce parcours ensemble.

En août 2012, nous commençons la procédure à Nice. Nous habitons Marseille et après de nombreux aller-retours, la gynécologue nous a conseillé de nous adresser au centre PMA de notre ville. Nous avons rempli un dossier à Marseille dès février 2013.

En fait, nous avons besoin d'une donneuse d'ovocytes qui soit compatible au niveau sérologique ; je suis CMV négatif. Plusieurs de mes amies nous proposent leur aide, mais elles sont jugées « trop vieilles » selon le protocole puisqu'elles ont plus de 40 ans.

En septembre 2014, nous recevons une bonne nouvelle. L'hôpital nous téléphone pour nous informer que 8 ovocytes nous sont attribués parmi ceux ponctionnés sur la première donneuse. Ils ont été congelés. Finalement sur les huit, seuls deux donnent des embryons. Je suis

ravie et j'ai hâte qu'on fasse le transfert. J'ai même acheté plusieurs cahiers pour noter tous les détails de cette nouvelle aventure : le tout début de la vie de notre bébé.

Le premier transfert a lieu fin octobre. Je stresse beaucoup. Dès le deuxième jour, j'ai l'impression d'avoir des nausées mais c'est surtout dans ma tête, parce que d'après le résultat de la prise de sang, je ne suis pas enceinte. J'ai alors la sensation qu'on me plante un poignard dans le cœur, j'étais tellement sûre que ça avait marché. En plus, le jour où j'ai eu le résultat de la prise de sang, j'avais vu une voyante qui m'avait assuré que j'étais enceinte. C'est terrible, je tombe brutalement de mon petit nuage. C'est tellement douloureux.

Le deuxième transfert se fait fin janvier l'année suivante. J'ai eu le résultat de la prise de sang le jour de l'anniversaire de nos 5 ans ensemble. Malheureusement, celui-ci est encore négatif. Pourtant, nous ne nous laissons pas abattre, nous allons au restaurant pour célébrer

nos cinq années d'amour. On se raccroche au positif.

Durant cette année 2015, nous attendons tous les jours l'appel de l'hôpital. Le téléphone sonne enfin fin septembre. Nous devons refaire des examens et il faut synchroniser mon traitement avec celui de la donneuse afin que nous ayons nos règles en même temps. Le transfert est prévu en décembre. Toutefois, il est annulé car la deuxième donneuse prévue (nous n'avons droit qu'à deux donneuses) n'a pas assez d'ovocytes pour deux couples. Nous étions face à une nouvelle déception. J'ai fondu en larmes. Notre rêve s'éloignait de plus en plus. Serons-nous un jour parents ? Je me faisais une telle joie de refaire un transfert. Je m'étais toujours dit que c'était rare qu'un embryon s'accroche dès la première tentative, qu'il y avait plus de chance à la seconde, voire à la troisième. A présent, l'espoir s'était totalement envolé. Nous devons désormais trouver une autre donneuse. Retour à la case départ.

Mon médecin m'a mise en arrêt maladie afin que je me repose. J'en avais vraiment besoin. De plus, l'hôpital nous a appris que deux jeunes femmes qui avaient comme moi un syndrome de Turner étaient décédées en 2007 et 2008 à cause de leur aorte qui s'était fragilisée. Je suis donc surveillée de près en cardiologie. Heureusement, côté cœur tout va bien.

S'il n'y avait que ça, mais non. Au cours d'une consultation, l'endocrinologue de l'hôpital de Marseille a été intrigué par mes grains de beauté. (C'est l'un des nombreux cadeaux que nous offre le syndrome de Turner, avec le diabète, le cholestérol, les problèmes de vue et d'audition.). Par conséquent je vois régulièrement un dermatologue et jusque-là, pas de cancer à déclarer. Ouf !

Je sais que pour mon entourage, mon compagnon, mes parents, mon frère et mes cousines, tous s'inquiètent pour moi. J'avoue que de mon côté, je ne crains pas pour ma santé mais pour celle de notre futur bébé. Oui je sais au fond de moi que nous réussirons à avoir un enfant. J'ai

peur qu'il souffre d'une malformation même si je sais qu'il n'y a pas plus de risques qu'avec une grossesse normale. Pourtant sa santé est ma première préoccupation.

Voilà, vous savez tout de notre parcours. J'espère que grâce à cette page « Tous unis pour le don d'ovocytes et de spermatozoïdes » et à mon témoignage, les femmes n'hésiteront plus, ou moins, à donner leurs ovocytes. Merci à celles qui l'ont fait et à celles qui le feront car c'est un geste magnifique et très généreux.

CHAPITRE n°2 : une jeune femme partage son attente d'un don

J'entends encore la doctoresse me demander : « Vous avez compris ? » Je tremble face à elle malgré la présence de celui qui est désormais mon ex -mari à mes côtés. Elle poursuit : « Oui, je vois que vous avez compris. » Evidemment que j'ai compris. Je ne suis pas là par hasard puisque cela fait des mois et des mois que mes tentatives pour tomber enceinte et vivre la joie d'une grossesse échouent. Mon médecin de l'époque m'avait proposé de rentrer dans ce que l'on appelle un protocole. Voilà comment ça commence : on subit une batterie de tests en respectant les cycles.

Tout ce que je peux en dire aujourd'hui, c'est que ce n'est pas agréable et parfois même douloureux. Certains examens restent gravés dans ma tête. Puis un jour, on reçoit le résultat des analyses. Je remarque tout de suite un taux qui ne correspond pas à celui attendu. Je suis seule à la maison, comme bien souvent. A peine ai-je tapé le résultat de l'analyse sur internet que

je suis confrontée aux mots « stérilité », « infertilité ». Je n’y avais jamais pensé. Je suis sous le choc, tout est très clair dans ma tête. Alors oui devant cette femme, quand elle me l’annonce de vive voix, j’ai très bien compris : pas de grossesse, pas de bébé. Elle me parle de ménopause précoce, m’explique que mes ovocytes sont insuffisants pour tomber enceinte naturellement. Enfin elle conclut en me précisant que je n’ai pas d’autres solutions que d’opter pour le don d’ovocytes ou d’adopter si je veux devenir un jour Maman. Elle me donne une brochure. Si je choisis le don d’ovocytes, je dois d’abord trouver une donneuse. Je suis aussi effondrée que mon taux d’hormones antimüllériennes.

A cet instant, je commence une véritable descente aux enfers. Rien ne sera plus jamais pareil. J’étais déjà en arrêt maladie, pas seulement pour des raisons personnelles, également parce que je ne me sentais pas à ma place au sein de mon environnement professionnel. Je ne suis pas prête de reprendre le travail. Je ne suis vraiment pas bien : je passe

mes journées au lit, je me lève uniquement pour aller aux toilettes et manger un yaourt de temps en temps. Je suis incapable de faire quoique ce soit. Je pleure du matin au soir et je ne dors pas la nuit. Je fais des séjours réguliers chez mes parents en espérant que ça ira mieux.

Je finis par retourner voir le psychiatre que j'avais consulté quatre ans auparavant lors de ma première dépression. Il me parle de maison de repos, j'accepte. Je ne parviens même pas à faire ma valise. Cette maison de repos est en fait une clinique psychiatrique. J'y passe deux mois, sans résultat. Le médecin qui me suit ne me convient pas du tout.

Dès ma sortie, je pars en vacances en famille, mais ça ne change rien. Même au bord de la mer, je suis incapable de quitter mon lit, de manger et encore moins d'aller à la plage. Mes parents s'occupent de moi, ils font tout ce qu'ils peuvent pour m'aider, en vain. J'ai mal partout et je pleure sans cesse. Mon ex-mari vit sa vie de son côté. Il me l'a dit franchement, il imaginait très bien sa vie sans enfants. Pas moi ! Je ne

comprends pas. Le jour où il me l'a avoué, ça a été un véritable électrochoc. J'ai alors réalisé énormément de choses.

A la fin des vacances, je dois reprendre le travail. Un soir sans savoir pourquoi, après des mois de léthargie totale, je ressens une immense colère monter en moi. J'ai tout extériorisé d'un seul coup. Je me tiens face à mon ex-mari. Je ne me souviens pas ce que je lui ai dit précisément, mais je voyais autour de moi des objets que j'avais envie d'attraper et de balancer. Plus tard, un psychiatre m'a expliqué que j'aurais peut-être dû tout casser ce jour-là, cela aurait évité ma tentative de suicide.

Une fois la crise passée, le soir-même nous allons nous balader. Bizarrement, j'en garde un bon souvenir. Sans doute parce que je connaissais la suite. Le lendemain matin, après son départ, j'ai avalé tous les cachets que j'avais à ma disposition et quand on est en dépression, on en a suffisamment.

Je me suis réveillée en soins intensifs, attachée à des machines avec une insupportable